

## G.L. Gick: *Le loup-garou de Rutherford Grange*

*Surrey, 1911*

En y repensant, je suis content de n'avoir jamais couché ce récit sur le papier auparavant.

Honnêtement, j'ai passé la plus grande partie de ma vie d'adulte à essayer d'oublier cette affaire. Mais, après nos récents exploits contre les Allemands, avec ce mystérieux Duc de Richlieu et ses alliés, Tom Wills se mit en tête de me prendre à part et me demander une fois de plus si, après tout ce que nous avons vécu ensemble au fil des ans, j'avais jamais cru au surnaturel.

Je regardai mon ancien assistant, que j'avais un jour pris sous mon aile, et qui avait maintenant une famille et sa propre agence, et dus lui répondre que je ne savais toujours pas.

Et c'est cette incertitude qui me met si mal à l'aise.

Je m'appelle Harry Dickson. Je suis détective privé de mon métier, bien que je me considère maintenant à la retraite. En effet, si je continue de travailler occasionnellement, c'est uniquement pour mon propre amusement ou à la demande du gouvernement, comme dans la récente affaire mentionnée plus haut. Je suis tout de même satisfait de dire que j'ai rencontré un certain succès dans ma carrière, au point que la presse me surnomma jadis le *Sherlock Holmes américain*. Quoique fier de ce sobriquet au début, au fil des ans, je me mis à trouver ce dernier de plus en plus exécrable. Bien que je sois, en effet, né en Amérique, le fils d'un prestidigitateur, je fus éduqué en Angleterre, je vécus et vis encore en Angleterre et, sous toute couture, me considère comme un parfait citoyen de Sa Majesté Britannique. J'aime savourer l'heure du thé chaque jour, parle avec l'accent d'Oxford (factice à mes débuts, je l'avoue, mais cela fait maintenant tellement partie de mon personnage que je ne peux plus parler normalement sans celui-ci), et me sens bien plus concerné de savoir qui va être élu Membre du Parlement dans ma circonscription que de savoir qui est le Président des États-Unis. Je n'ai pas mis le pied dans mon pays natal depuis des années. Non, Anglais je suis et Anglais je resterai jusqu'à la fin de mes jours. Me dire américain me dessert.

Mais, qui plus est, ce surnom est une offense à mon mentor. Vouloir de me considérer comme l'égal de mon Maître, Sherlock Holmes, qui s'intéressa si généreusement à moi et guida mes premiers pas dans notre métier, en dépit de mon arrogance et ma jeunesse, est un affront que je n'oserais jamais risquer. Même Solar Pons, un autre élève de mon Maître, encore plus dévoué que moi (mais avec lequel je ne me suis jamais entendu), refuserait catégoriquement d'être ainsi décrit. Je dois à mon Maître rien de moins que ma carrière, mon talent et chaque bribe de célébrité que j'ai pu obtenir. Je ne tolérerai pas que l'on amoindrisse son génie afin que quelqu'un d'aussi indigne que moi puisse être ainsi placé au-dessus de lui.

Non pas que bon nombre de mes aventures au fil des ans ne lui auraient pas fait hausser les sourcils d'incrédulité. Le Professeur Flax. Cric-Croc, le Mort en Habit. Gurrhu et son Temple de Fer. Des affaires étranges, aux criminels encore plus étranges. Mais, dans presque chaque affaire, même lorsque je combattais de prétendus « dieux » Babyloniens en Écosse, je finis toujours par découvrir un mobile et une explication rationnelle qui, bien que repoussant peut-être les limites connues des lois de la science, ne les violait cependant pas.

Et pourtant, il y eut l'affaire de Rutherford Grange, très tôt dans ma carrière...

Tout comme mon mentor avait *LA* femme, moi, j'ai *L'*affaire, celle qui me démontra que, peut-être, juste peut-être, il y avait certaines choses qui ne pouvaient pas être expliquées par la logique seule.

Pendant des années, j'ai enfoui *L'*affaire au fin fond de mon esprit, essayant de ne plus y penser, mais aujourd'hui, après toutes ces années, je suis forcé de la coucher sur le papier, d'essayer, une dernière fois, de lui donner un sens. Je doute d'y arriver. C'est pourquoi, lorsque mon récit sera terminé, je placerai ce manuscrit dans un coffre-fort que j'ai loué et m'efforcerais sur-le-champ d'oublier tout ce qui la concerne. De toutes mes aventures, c'est celle qui me déranga le plus, celle qui m'apprit qu'il pouvait y avoir dans ce bas-monde quelque chose de plus que la simple logique pouvait expliquer. Ce fut aussi l'aventure au cours de laquelle j'ai rencontré l'homme qui, bien qu'il ne fut jamais ni mon mentor, ni même mon ami, m'offrit un premier aperçu d'un autre monde qu'en dépit de mes efforts, je ne peux toujours pas expliquer.

Je souhaite encore qu'il n'en ait pas été ainsi.

Nous étions en été 1911. Le Roi George V venait juste d'accéder au trône. La Chambre des Lords abandonnerait bientôt son droit de veto, rendant la Chambre des Communes dominante au Parlement. L'armateur White Star apportait les dernières touches à un nouveau bateau appelé le *Titanic*, offrant un nouvel avenir radieux en matière de confort et de vitesse sur les océans. Et, dans une minuscule chambre à Londres, un jeune homme plutôt stupide de 21 ans nommé Harry Dickson venait juste d'achever sa troisième année à l'université, et se préparait à entrer dans la vie active.

Oh, c'était certes un jeune homme impatient et arrogant, ce petit Dickson. Imbu de lui-même et de ses rêves d'un futur glorieux. Naturellement, on aurait pu en dire autant de n'importe quel jeune homme à n'importe quelle époque. Mais ce Dickson en particulier croyait que le monde lui appartenait déjà. Et pourquoi cela n'aurait-il pas été le cas ? Car, à la différence de tant d'autres débutants, mon chemin était déjà tout tracé. J'allais devenir un détective privé, un grand détective privé. Oh, oui, cela ne faisait aucun doute. Tel mon compatriote le Général Sherman, ma marche était inexorable. N'avais-je pas déjà une demi-douzaine de succès à mon actif ? De petites affaires, certes ; des histoires d'amateur, mais chacune couronnée de succès, et grâce à nul autre que moi-même. Et il y avait mieux. N'avais-je pas rencontré et travaillé avec le Maître des Détectives, qui m'avait jugé « prometteur » et, lors de l'Affaire de l'Homme au Complet Gris, était même devenu mon propre guide ? N'avais-je pas, par son intermédiaire, rencontré plusieurs autres célébrités dans le domaine de l'investigation – Mortimer Triggs, Martin Hewitt, feu Mme Dorcas Dene, et ce modeste curé de campagne, le Père Brown – qui me décrivaient tous de la même façon ? Comme les Dix Commandements, mon futur était donc gravé dans la pierre. J'allais être un détective.

Mais d'abord, m'avait dit mon Maître, j'aurais à faire mes preuves.

Il semblait que je causais un certain souci à mon mentor. J'étais prometteur, certes, mais à ses yeux encore trop impétueux et impatient pour voler de mes propres ailes. L'art de l'enquête criminelle était exigeant, demandant de grands sacrifices en temps et concentration, disait-il. Pour ma part, j'avais encore l'impression que la plupart des affaires dont s'occupait un détective étaient comme celles que son biographe avait exagérées de manière si romantique pour le *Strand*, alors que rien, disait-il, ne pouvait être plus éloigné de la vérité. Les détectives avaient des factures à payer, tout comme n'importe qui, m'informait-il, et la concurrence était féroce. Pour chaque affaire impliquant des hommes aux cheveux roux et des pépins d'orange, il y en avait dix autres acceptées uniquement pour mettre du pain sur la table ou du feu dans l'âtre. Tout le monde se devait d'en passer par là. Même à ses débuts, avant de se faire un nom, expliquait solennellement mon mentor, il avait été forcé d'accepter tout ce qui se présentait afin de continuer à faire rentrer de l'argent. Des histoires mineures de chantage, d'ennuyeuses affaires de divorce, voire même une enquête sur le passé d'un futur mari... Ce dont j'avais besoin, selon mon Maître, c'était d'apprendre la valeur du travail quotidien et de comprendre le profond ennui que générait la plupart des affaires ordinaires. Il s'arrangea donc pour que je passe l'été en apprentissage chez un certain M. Sexton Blake.

Je me suis d'abord senti assez fier. Non pas du sermon de mon Maître, que j'entendis mais que je n'écoutai pas vraiment, mais parce que j'allais travailler avec M. Blake. Seul mon Maître lui était supérieur en terme de renom et de talent, et il s'avéra être le plus gentil et le plus encourageant des hommes. Avec le recul du temps, je découvre que j'ai, en effet, appris beaucoup de lui. M. Blake avait écouté mon Maître plus attentivement que moi, et, en conséquence, les tâches qu'il me confia étaient, comme le disaient mes compatriotes, aussi ennuyeuses « que de regarder de la peinture sécher. »

Les conditions de mon apprentissage chez M. Blake étaient simples : on ne me permettait pas de travailler directement sur une affaire d'importance. J'étais là uniquement pour l'aider à rassembler tous les indices ou effectuer toutes les recherches dont il pourrait avoir besoin, et ce pour d'insignifiantes petites enquêtes que M. Blake acceptait occasionnellement pour passer le temps, en attendant des affaires plus importantes et dignes de lui. Et c'est ce que je fis : durant mes deux premiers mois, je passai la plupart de mon temps à feuilleter de vieux livres poussiéreux au British Museum ou occupé à des expériences chimiques, pendant que M. Blake vaquait à ses propres affaires. Alors qu'il combattait le tristement célèbre Docteur Fu-Manchu à Limehouse, je relevai des empreintes de doigts moisies sur les lieux d'un cambriolage maladroit. Alors qu'il pataugeait dans les égouts de Paris à la recherche du refuge secret des Habits Noirs, je filai un mari volage dans le quartier miteux de Soho pour noter quels bordels il fréquentait. Alors que M. Blake, pendu par les pieds, essayait de se libérer d'un dirigeable errant, je passai de longues heures à chercher dans le Gotha le supposé droit d'aînesse d'un obscur ramoneur. De surcroît, je devais aussi nourrir et promener le chien. Tout cela était incroyablement frustrant. Moi, l'un des enquêteurs les plus prometteurs (encore ce mot !) du siècle, était forcé de gaspiller mon talent à enquêter sur les possibilités nuptiales du boucher du quartier au lieu d'être sur les lieux de grands crimes à la recherche

d'indices. Et, même si je n'en disais jamais rien, mon amertume était évidente pour tous ceux qui travaillaient avec moi.

Ce jour-là, en revanche, j'étais plutôt de bonne humeur. M. Blake venait juste de me féliciter pour des recherches que j'avais faites sur les divers sens cachés du mot *orghum*, qui lui avaient permis de résoudre une affaire a priori inexplicable, accompagnant ses compliments d'une promesse implicite que je serais récompensé d'une manière ou d'une autre. C'était un joli matin d'été, le soleil était de la partie, le ciel d'un profond bleu saphir, et je décidai de renoncer à la dépense d'un taxi pour me rendre au bureau à pied. Les rues étaient animées, et la plupart des passants avaient le sourire aux lèvres et plusieurs me rendirent mes salutations avec plaisir. Une seule chose affecta ma bonne humeur : dans une nouvelle vitrine, quelqu'un avait placé une pancarte : *Dr. Tin Zen : Spirite – Contactez vos chers disparus dans l'Au-Delà ! Prix négociables*. Au dessous, il y avait le portrait d'un oriental bedonnant et dégarni d'âge moyen – manifestement un occidental maquillé – portant un turban, penché au-dessus d'une boule de cristal avec ce qu'il pensait à l'évidence être un air ésotérique. En fait, on aurait dit qu'il allait tomber dessus.

Je soupirai et secouai la tête. « Tin Zen » était un nom ridicule. Aucun Chinois qui se respecte ne le porterait. Mais plus encore, j'exécrais la notion même de spiritisme. Je n'ai jamais été croyant. J'ai mes propres croyances, bien sûr, mais si l'on me demandait devant quel autel je me prosterne, je serais tenu de répondre devant seulement deux : ceux des dieux jumeaux de la Logique et de la Raison. Mon mentor m'enseignait ceci : tout pouvait s'expliquer si on utilisait toutes les ressources de son intelligence ; la magie n'existait pas pour un vrai détective. Aussi, vous imaginerez que la simple idée de quelqu'un louchant dans une boule de cristal pouvait invoquer l'esprit de feu votre Oncle Charlie, lequel vous raconterait les secrets de l'Au-Delà d'une manière si vague et si imprécise que vous en seriez encore plus confus qu'avant, était de l'ordre de l'anathème pour moi. Mais ce qui m'horrifiait le plus était le nombre de personnes apparemment normales et intelligentes qui croyaient à ce genre de choses. J'avais rencontré des hommes (et des femmes) qui souriaient avec indulgence à l'idée de la vie sur Mars, se moquaient à gorge déployée de quiconque affirmait avoir vu un serpent de mer, mais passaient des heures à faire la queue pour enfin s'asseoir dans une petite pièce sombre à se tenir les mains pour appeler leur mère décédée. Peut-être n'aurais-je pas dû être aussi acerbe à l'encontre de gens qui cherchaient simplement à revoir un proche qui leur était cher ? Mais, en tant que fils de prestidigitateur, je connaissais tous les trucs que les « médiums » utilisaient pour faire apparaître de faux « esprits » sur scène. Je savais que tout cela n'était qu'illusion, et j'aurais voulu que tout le monde pense comme moi.

Mais après tout, si les idiots et les crédules n'avaient rien de mieux à faire avec leur argent, pourquoi pas ? Je devais penser à mon propre avenir. J'essayai d'imaginer la récompense que M. Blake me réservait : Une augmentation ? Une véritable affaire ? Oserais-je même envisager un partenariat ? Je grimpai presque d'un bond les marches de ses bureaux de Baker Street. Rien, ce jour-là, ne pouvait entamer ma bonne humeur !

Vous comprendrez donc ma surprise lorsque j'entendis en entrant un chœur de voix courroucées provenant du cabinet de M. Blake.

– C'est hors de question, Blake. Je ne veux pas l'un de vos malheureux employés ! Je vous veux vous !

– Sir Henry, je vous ai déjà dit...

– Je me fiche de ce que vous m'avez dit !

J'interrogeai du regard T., l'assistant à temps-plein de mon patron, assis à son bureau. Il me fit signe de faire silence, d'un air soucieux. Derrière la porte, je pouvais entendre la voix patiente du détective.

– Sir Henry, je crains qu'il ne me soit impossible de venir personnellement chez vous en ce moment. Je suis déjà très occupé par une autre affaire, dont la piste doit conduire à Genève... Il est très probable que je doive me rendre sur le continent d'un moment à l'autre. Je ne peux tout simplement pas me libérer. Mes hommes sont tout à fait capables...

– Si je voulais qu'un agent de police de deuxième ordre se charge de mon affaire Blake, j'en aurais déjà engagé un, répondit la première voix, forte et teintée d'arrogance. Londres en est plein ! Cette conférence est trop importante pour mon fu... euh, pour le futur de l'Angleterre pour être confiée à des subordonnés, et j'ai promis à mes invités qu'un homme d'élite assurerait sa sécurité !

Une troisième voix, beaucoup plus jeune et basse, mais sèche, intervint alors :

– M. Blake, peut-être ne comprenez vous pas la situation ? La sécurité de cette conférence est d'une importance capitale, et...

– Je comprends parfaitement la situation, M. Westenra, répondit la voix de M. Blake, très patiente, mais, si j'ai bien compris, votre père a déjà engagé des agents de huit agences pour assurer la sécurité de

vosre conférence. Je connais ces hommes ; ils sont tous très compétents. Vous n'avez sûrement pas besoin...

– Aucun d'entre eux n'est aussi bon que vous, Blake ! grogna la première voix.

– J'apprécie le compliment, Monsieur, mais...

– Je ne fais jamais de compliments, tempêta son interlocuteur. J'énonce seulement des faits. Et dans votre cas, c'est plus que suffisant, Blake. Je ne crois pas la moitié des choses que l'on raconte sur vous. Mais vous m'êtes redevable, et...

Alors que la dispute, dont j'ignorais le sujet, se poursuivait, l'assistant de Blake et moi-même échangeâmes un regard, puis haussâmes les épaules. Je sortis ma pipe et commençai à l'allumer quand, à cet instant précis, la porte du cabinet de M. Blake s'ouvrit et son beau visage sombre apparut dans l'ouverture.

– Ah, Monsieur Dickson ! Son visage arborait un sourire, mais le ton joyeux qu'il venait d'employer sonnait faux à mes oreilles. Ravi de vous voir ! Auriez-vous la bonté de venir dans mon bureau une minute ?

Je ressentis comme un poids sur l'estomac et me retournai pour regarder T., qui haussa à nouveau les épaules. Je ne pouvais en apprendre plus de son côté. J'éteignis donc ma pipe, répondis avec obéissance « Oui, Monsieur, » et entrai.

J'avais toujours aimé le cabinet de M. Blake. J'en voulais un exactement pareil quand je serai à mon compte. Il était somptueux, mais confortable, avec des fauteuils aux dossiers de cuir et un magnifique bureau en acajou. Les murs étaient couverts de bibliothèques, à l'exception du mur derrière le bureau, où une double fenêtre offrait une superbe vue des allées et venues de Baker Street. En plus de M. Blake, deux autres hommes se trouvaient déjà dans la pièce.

Le plus vieux fumait de rage devant le bureau de Blake, littéralement, car il avait un énorme cigare à l'odeur écœurante fiché dans sa bouche. Il devait avoir dans les soixante ans, car ses cheveux et son épaisse moustache étaient déjà gris. Il était relativement grand, mais son imposante panse, qui déformait ses vêtements parfaitement taillés, le faisait paraître plus petit. Son teint était rubicond et il transpirait abondamment, en dépit de la relative fraîcheur du bureau. Ses yeux noirs regardaient mon employeur avec hargne au travers d'une paire de lunettes coûteuses mais légèrement tordues. J'eus l'impression que s'il avait pu lever le nez plus haut sans heurter le plafond, il l'aurait fait. En le regardant, il me rappelait une célèbre caricature de G.K. Chesterton – mais sans la bonhomie.

Le deuxième homme était beaucoup plus jeune ; il avait peut-être vingt-six ans. Il se tenait dans un coin, les bras croisés, arborant un air d'ennui. Il était beau, avec des yeux sombres, un menton énergique et fort, et un nez fin et droit ; mais sa beauté était froide et calculatrice. En comparaison avec son aîné – qui s'activait, malgré son tour de taille – cet homme semblait un mannequin dédaigneux. Il avait un drôle de petit sourire aux lèvres, le sourire en coin de quelqu'un en train de préparer une farce dont personne ne connaît le secret.

Maintenant c'était au tour de Blake de parler :

– Dickson, permettez-moi de vous présenter Sir Henry Westenra et son fils, Alexander. Messieurs, mon employé, Harry Dickson.

– Messieurs.

Je m'inclinai légèrement et offris ma main. Ils me dévisagèrent. Je les regardai l'un et l'autre. Aucun d'entre eux ne fit un mouvement. J'abaissai la main.

– Non, aboya Sir Henry. Non, non, non. Il ne fera pas du tout l'affaire. Ce garçon portait encore des culottes courtes hier. Qu'est-ce que vous essayez de me refiler, Blake ?

Il fixa mon employeur, comme pour le défier de répondre. M. Blake ferma les yeux et soupira, très doucement et longtemps.

– M. Dickson est parfaitement capable de se charger de votre problème, Sir Henry. Il a travaillé pour moi et plusieurs autres détectives, et nous le jugeons tous très prometteur.

– Ce serait parfait, s'irrita Westenra, si je cherchais quelqu'un de prometteur. Mais je veux quelqu'un de compétent, Blake, avec de l'expérience. Il se tourna soudainement vers moi et me demanda : Fiston, où es-tu allé à l'école ?

– Je viens juste de finir ma troisième année à South Kensington, Monsieur.

– Kensington ? Alexander Westenra, le mannequin, parla pour la première fois. J'étais étonné que ses lèvres puissent bouger. N'est-ce pas l'école où est allé Geoffrey Rutherford ?

Immédiatement, Sir Henry renifla avec dérision et leva les yeux au ciel.

– Les Rutherford, cracha-t-il avec dédain. Ne me parle même pas des Rutherford.

– Eh bien, ce n'est pas de la faute de Christina si Peter a tout gâché, répondit calmement Alexander. Elle n'est pas responsable de ce qu'il est. Soudainement, il sourit diaboliquement. En plus, prends les choses du bon côté ; au moins maintenant, nous pouvons être sûrs que tes petits-enfants ne hurleront pas à la lune.

– Assez, j'ai dit ! Au Diable, Blake ! Sir Henry se retourna vers mon employeur. Je ne veux pas d'un gosse ! Je vous veux vous ! Maintenant, vous venez, oui ou non ?

– Non, Sir Henry, dit Blake entre ses dents serrées. Je ne peux pas venir. Il marcha jusqu'à son bureau et s'assit. Pour la dernière fois, je suis sur une autre affaire sur laquelle le Premier Ministre en personne m'a demandé d'enquêter, et dont je ne peux absolument pas me libérer. Soit vous prenez Dickson, ou vous ne prenez personne. Ou préféreriez-vous vérifier mes dires auprès de M. Asquith en personne ? Il souleva le combiné du téléphone. Je peux l'appeler à tout moment. Alors, quelle est votre décision ?

Pendant un long moment, Westenra dévisagea Blake, les yeux exorbités, comme s'il était sur le point d'exploser. Il tordit brusquement la tête vers moi, me détailla de haut en bas, et finalement grogna :

– Très bien, Blake. Je le prends. Mais il n'aura aucune responsabilité. Je me chargerai de tout moi-même. Et attention, à la moindre faute, il est renvoyé. Croyez-moi, je ferai alors en sorte que tout le monde sache qu'il est votre employé !

Il se retourna, plutôt rapidement pour un homme aussi corpulent, et se dirigea d'un air digne mais furieux vers la porte. Par dessus son épaule, il cria :

– Je vous attends demain après-midi à deux heures, jeune homme. J'enverrai quelqu'un vous chercher à la gare. Essayez de ne pas être en retard. Venez, Alexander ! Partons d'ici !

Avec un geste théâtral, il ouvrit la porte en grand et s'en alla. Alexander Westenra, après un signe de tête froid à chacun de nous, le suivit. Un instant plus tard, nous entendîmes la porte d'entrée s'ouvrir à la volée et se refermer en claquant.

M. Blake inclina la tête et poussa un long soupir.

– Ce Monsieur, dit-il, était Sir Henry Westenra.

– C'est ce que j'avais cru comprendre, répondis-je, non sans une certaine ironie.

Blake soupira.

– Ne soyez pas impertinent, Dickson ; cela ne vous va pas. Savez-vous quoi que ce soit à son propos ?

– Non, Monsieur.

– Eh bien, vous allez apprendre. Asseyez-vous.

Je m'exécutai. Il fit tourner son propre siège pour faire face à la fenêtre, croisant pensivement les doigts.

– Sir Henry Westenra a reçu son titre il y a seulement cinq ans, en récompense de son travail en Inde. Du moins, c'est ce qu'on dit ; en réalité, c'est en grande partie par népotisme qu'il a été ennobli. Bien qu'auparavant les membres de sa famille n'aient jamais reçu ni titre ni terre, ils sont extrêmement riches et influents – ce sont des cousins éloignés des Westenra de Whitby, dont vous avez peut-être entendu parler ? Ils demeurent dans le Surrey dans une bâtisse remarquablement laide modestement baptisée Westenra House. M. Blake se tourna pour me faire face, un petit sourire sur les lèvres. Vous me suivez jusque là ?

J'acquiesçai.

– Bien. Donc, les Westenra ont toujours eu des affaires en Orient. Ils sont parmi les fondateurs de la East India Company et, apparemment, y ont investi une bonne partie de leur capital. Par conséquent, les fils Westenra ont, traditionnellement, intégré soit l'armée, soit le Foreign Office, se spécialisant dans les affaires Indiennes. Henry Westenra fut le dernier de sa famille à agir ainsi. Il devint un petit fonctionnaire du Ministère, basé, je crois, à Bombay. Là, il se maria – très tardivement, et à une femme très riche – et eut deux fils, Alexander, que vous avez rencontré, et Peter, le plus jeune. On n'attendait pas grand-chose de lui, car tout le monde au Ministère savait que Sir Henry n'était pas particulièrement brillant... M. Blake se retourna vers la fenêtre, pensivement. Bref, voici ce qui importe : en dépit de ses erreurs et de son incompétence – qui, d'après ce que j'ai entendu dire, est légende – Sir Henry Westenra a un grand talent ; il est remarquablement doué pour se trouver au bon endroit au bon moment. Il y eut un début de rébellion à Bombay. Un groupe d'indigènes musulmans était entré en conflit avec la communauté blanche. Sir Henry se trouvait précisément sur place quand cela arriva. Il réussit à alerter l'armée qui réprima la rébellion de la manière la plus sanglante qui soit. (Il soupira.) On découvrit plus tard que les indigènes ne cherchaient qu'à protester contre les mauvais traitements infligés à leurs femmes par certains officiels britanniques, dont, semble-t-il, Alexander, le fils de Sir Henry. Ils n'avaient aucune intention politique. Nous – c'est-à-dire les anglais – réagîmes avec violence. Il n'y eut aucun survivant...

Pendant un moment, M. Blake resta assis en silence. Puis, il reprit :

– Toute l'affaire fut étouffée, bien sûr. On ne posa pas de questions. Des indigènes disparaissent en Inde tous les jours, m'a-t-on dit. Sans plainte, personne ne s'en soucie. Mais certains Westendra, haut placés au Ministère, entendirent parler des « exploits » de leur neveu, et insistèrent pour qu'on le récompense. Ils en firent une telle affaire que pour les faire taire, on accorda à Sir Henry son titre de chevalerie, et il l'a utilisé à bon escient pour faire carrière depuis. Il y a deux ans, il est revenu en Angleterre et il travaille maintenant directement pour le Ministère. Ce qui m'amène au but de sa visite aujourd'hui.

M. Blake se tourna et se pencha vers moi avec sérieux.

– Vous devez comprendre, Dickson, que Sir Henry est un raciste, un âne, et le rustre le plus égocentrique que j'ai jamais eu la malchance de rencontrer. Mais il sait être au bon endroit au bon moment, et il sait comment rendre des services et quand en demander la paiement. Ainsi, il s'est bâti une solide réputation au Foreign Office et beaucoup de personnes très importantes lui sont redevables. Je suis l'une d'entre elles.

Il sortit sa pipe et l'alluma, m'indiquant que je pouvais faire de même. J'étais reconnaissant de cette occasion, car j'éprouvai le sentiment que ce qui allait suivre ne serait pas à mon goût.

– Il y a deux ans, continua mon employeur, alors que je travaillais sur une affaire, je fus forcé d'aller voir Sir Henry pour obtenir certains renseignements que le Ministère détenait sur un certain suspect. Cette information était très délicate, quelque chose qu'on n'aurait pas dû me révéler, mais sans elle, un dangereux meurtrier aurait échappé au gibet. Sir Henry me donna ce renseignement, mais à la condition qu'en tant que détective privé, je lui retourne la faveur quand il en aurait besoin. Hier il m'a fait cette demande.

A nouveau il se tourna vers la fenêtre.

– Ce week-end doit se tenir une conférence entre la Grande Bretagne et la France. Par l'intermédiaire de ses contacts politiques, Sir Henry a, je ne sais comment, obtenu la permission d'héberger celle-ci sur ses terres. Pourquoi, je ne le sais pas, mais cela le gonfle d'orgueil auprès de ses collègues et de ses supérieurs. Officiellement, cette conférence ne porterait que sur diverses questions économiques concernant nos colonies respectives, en particulier Ceylan et l'Inde. Vous savez, des discussions sur le prix du thé et autres marchandises. Mais je soupçonne qu'il y a plus que ça derrière. Tout d'abord, un homme comme Sir Henry ne s'intéresse pas à des questions aussi triviales que les tarifs douaniers. Deuxièmement, le représentant de la France sera le Duc d'Origny en personne.

Je réprimai un hoquet de surprise. Le Duc d'Origny ! Bien que relativement inconnu du grand public, même dans son propre pays, le Duc était une légende parmi les cercles gouvernementaux. C'était un ancien agent du gouvernement Français, qui avait parcouru le monde de l'Extrême-Orient à l'Asie du Sud, infiltrant des douzaines de groupes rebelles. C'était lui qui avait révélé les machinations de l'impérialisme Russe en Orient et, disait-on, avait personnellement empêché les forces du Tsar d'envahir Tibet. Personne n'en savait plus que lui sur l'influence de Moscou dans nos colonies. Le Duc était maintenant très âgé et à la retraite, mais son gouvernement faisait de temps en temps encore appel à lui quand des problèmes se produisaient en Orient. Si le Duc participait à cette conférence, il n'y serait pas question uniquement de tarifs douaniers !

– Naturellement, continuait M. Blake, une conférence aussi importante a besoin d'une sécurité adéquate. Et c'est pourquoi Sir Henry m'a contacté. Il voulait que je m'en charge personnellement. Vous avez vu que j'ai refusé – mais une obligation reste néanmoins une obligation. Par conséquent, quelqu'un de mon agence doit y aller à ma place. Ce quelqu'un, ce sera vous Dickson.

Je crains d'avoir réagi plus violemment que je ne l'aurais voulu. Après tout ce que j'avais entendu, j'aurais dû bien sûr m'attendre à quelque chose comme ça ! Des questions de sécurité ? De simples questions de sécurité ! Et moi qui m'attendais à une récompense ! Ma carrière pouvait-elle tomber plus bas ?

M. Blake me dévisageait, puis il rit tout bas. Il tendit la main et me tapota l'épaule avec un air de consolation.

– Allons, Harry, ce n'est pas si terrible que ça. C'est quelque chose que chaque détective doit faire de temps à autre. Nous avons affaire à toute sorte de gens dans notre métier, et vous découvrirez que peu d'entre eux sont de fréquentation agréable, en particulier les aristocrates... Il sourit brièvement. Vous pensez que c'est une punition ?

Je toussotai, m'éclaircissant la gorge, et commençai :

– Eh bien, Monsieur, je...

– Ce n'est pas le cas, interrompit Blake sévèrement. Rien de la sorte. J'ai été très satisfait de votre travail jusqu'à présent. Comme votre mentor, je vous trouve très prometteur pour votre âge. En fait, j'allais

lui demander de m'autoriser à vous confier certaines de mes enquêtes les moins importantes pour voir comment vous vous en tireriez, mais cette affaire-là a priorité. Ce sera une bonne expérience de terrain pour vous, et vous en avez encore besoin. Sans ça, vous risquez de passer toute votre carrière à couper les cheveux en quatre dans des affaires criminelles, sans pour autant progresser d'un iota en tant que détective. De plus, cela ne vous demandera que quelques jours et vous aurez plus de responsabilités que vous ne le croyez. Si Westenra insiste pour se charger lui-même des choses en mon absence, il ne manquera pas de tout gâcher, et on aura besoin de vous pour rétablir l'ordre. Les autres agents qu'il a engagé sont des types courageux, mais sans réel talent, alors essayez de garder un œil sur Sir Henry et assistez-le du mieux de vos possibilités. Enfin, avant la conférence, vous aurez même l'occasion de faire un peu de tourisme. Cette partie du Surrey est très jolie, très imprégnée de folklore et d'histoire occulte – ce sujet vous intéresse-t-il un tant soit peu, Dickson ?

– Pas du tout, Monsieur, répondis-je honnêtement. Je ne crois pas du tout au surnaturel. Le Maître m'a dit un jour que quand on fait appel à la Raison, cette dernière chasse tous les fantômes. Je n'ai jamais eu de raison de douter de ce conseil.

– Hmm, murmura Blake pensivement. C'est bien de lui. Il n'aime pas admettre que quelque chose puisse être au-delà de sa compréhension. Un jour, il faudra que je vous raconte ce que lui et moi avons trouvé dans les catacombes de Bayonne. Mais je m'écarte du sujet. Vous trouverez quelques notes sur les Westenra et leurs invités sur votre bureau, Dickson. Après avoir promené Pedro, je vous suggère de passer le reste de la journée à les étudier. Vous partirez demain matin à la première heure.

Il jeta un regard à l'horloge dans le coin.

– Quant à moi, j'ai encore du travail. Je dîne avec Paul Beck ce soir, et je dois finir cette paperasse. Vous pouvez disposer.

Il n'y avait rien d'autre à dire. Avec un grand poids sur les épaules, je me levai pour sortir. Je pensai alors à quelque chose.

– Monsieur ?

– Oui ?

– Excusez-moi, mais vous avez dit à Sir Henry que le Premier Ministre vous demanderait peut-être de vous rendre à Genève d'urgence. J'ignorais qu'il vous avait engagé.

– Oh, ça, sourit Blake. Je suis désolé, Dickson, mais j'ai menti. Si j'étais allé à Westenra, j'aurais étranglé Sir Henry avant la fin du week-end. Je n'ai jamais pu supporter cet homme. Il sourit largement. Courage, Dickson ! Comme je l'ai dit, vous n'en aurez que pour quelques jours. Et puis, c'est le Surrey, Grand Dieu ! Que pourrait-il donc s'y passer d'intéressant ?

En dépit de ma déception, je n'aurais jamais laissé dire qu'un Dickson aurait failli à son devoir. J'arrivai donc à la gare de bon matin, et montai dans l'un des compartiments privés que M. Blake avait aimablement réservé pour moi. (Sir Henry ne s'était apparemment pas donné cette peine.) J'avais pris avec moi le dossier que mon employeur m'avait confié, et, pendant que le train démarrait, je l'ouvris afin de me familiariser à nouveau avec son contenu.

Il n'y avait dedans guère de renseignements sur Sir Henry que je ne connaissais déjà ; j'y appris que sa femme était morte quelques années plus tôt ; qu'il habitait à Westenra House, sa demeure ancestrale, à quelques kilomètres de la ville de Wolfsbridge. Je n'en avais jamais entendu parler.

Ses deux fils, Alexander et Peter, étaient plus intéressants. Ces derniers travaillaient aussi au Foreign Office, bien qu'à des niveaux inférieurs à celui de leur père, et assisteraient à la conférence. Tous deux étaient nés en Inde ; Peter, le cadet de deux ans, s'était avéré un enfant fragile et maladif. Des photographies montraient le bel Alexander aux côtés d'un jeune homme maigre au teint jaunâtre, les cheveux blonds et les yeux pâles. Une impression de tristesse silencieuse émanait de l'image et attira mon attention. On aurait dit que Peter ne voulait pas vraiment être là, faire partie de cette famille. Sachant ce que je savais sur les Westenra, il était difficile de l'en blâmer. Il n'y avait pas grand chose à son sujet dans le dossier ; il faisait son travail en silence, évitait les ennuis, et demeurait célibataire.

Alexander était plus mystérieux. Après que M. Blake m'ait informé qu'il avait été considéré comme un débauché en Inde, je découvris des comptes-rendus d'autres incidents du même type dans lesquels il avait été impliqué, et des scandales dont Sir Henry avait souvent été obligé de l'extraire. Les détails étaient flous, mais on disait qu'il avait été souvent vu en compagnie de personnages à la réputation douteuse, et avait été mêlé à des bagarres avec la population indigène. Depuis son retour en Angleterre, toutefois, il s'était marié, habitait une riche demeure à Londres et s'était apparemment calmé.

J'étais si concentré sur ma lecture que je n'entendis pas une voix me demander :

– Excusez-moi, ces sièges sont-ils réservés ? Les autres wagons sont trop bruyants...

Je levai les yeux et découvris un homme grand et mince, bien bâti, qui m’observait avec une amabilité placide. Il avait manifestement beaucoup voyagé, sous des climats exotiques, car son visage et ses mains étaient bronzés et burinés par la pluie et le soleil. Il me semblait vaguement familier, mais je n’arrivais pas à l’identifier. Ce furent d’ailleurs ses deux compagnons qui captèrent une grande partie de mon attention.

A la différence de mon Maître, je n’ai jamais été réfractaire à la présence du beau sexe. Or, les deux personnes qui accompagnaient cet homme étaient très belles. La plus jeune était une fille d’environ 18 ans, arborant une glorieuse couronne de cheveux d’or qui semblait chatoyer à chaque mouvement. Les pommettes hautes, un nez retroussé et de magnifiques yeux bleus complétaient l’ensemble. Un portrait adorable, en effet, mais pourtant sans profondeur comparé à l’autre jeune fille. Cette dernière se tenait en retrait des deux autres, bien qu’étant presque aussi grande que l’homme. Une peau de porcelaine et une cascade de cheveux couleur de jais démontraient à l’évidence ses origines Méditerranéennes évidentes.

Je me levai instantanément et m’inclinai, plus afin de la saluer elle que ses compagnons, bien que jugeais qu’elle était mon aînée de cinq ou six années.

– Non, pas du tout, réussis-je à balbutier comme un écolier. Entrez, je vous en prie.

Ils entrèrent ; l’homme s’assit à mes côtés, les deux femmes en face. D’après leur regard, je devinai qu’elles avaient remarqué mon attirance et s’en amusaient. Je rougis, mais parvins à me présenter.

L’homme accepta ma main, la secouant vigoureusement.

– Lord John Roxton, dit-il.

Instantanément, je réalisai pourquoi il m’avait semblé si familier. Tout le monde en Angleterre avait entendu parler du célèbre aristocrate, chasseur et explorateur ! Il était l’égal de Burton et de Quatermain. Il s’était d’abord fait un nom lors de son voyage légendaire en Amérique du Sud, et sa renommée n’avait fait que grandir depuis. Il était l’un des rares blancs à être entré dans la Mecque (sous un déguisement) et avait combattu les pirates de Malaisie. Il avait même (c’est ce qu’on disait) passé plus d’un an dans le Sahara à la recherche de la légendaire cité perdue d’Antinea, Reine de l’Atlantide. En voyant qu’il avait été reconnu, il sourit et désigna ses camarades :

– Puis-je vous présenter Miss Christina Rutherford de Wolfsbridge et Miss Gianetti Annunciata, qui nous arrive de Milan.